

Où est-Il donc passé ?

Un Dieu « anti-pandémique », un Dieu « post-pandémique » ou un Dieu « dans la pandémie » ? Ce qui est en jeu dans la crise actuelle n'est — ni plus ni moins — que notre image de Dieu : qui est le dieu sur lequel se fonde ma foi ? La réflexion de Michael P. Moore, franciscain et théologien résidant en Argentine

« À propos de ce dont on ne peut pas parler, il est mieux de garder le silence », a déclaré le philosophe autrichien L. Wittgenstein. Il faisait référence à des « thèmes » comme ceux que je veux réfléchir brièvement : Dieu, le monde, la liberté, etc. « Ce dont vous ne pouvez pas parler... ». Je pense qu'il vaut mieux essayer d'en dire quelque chose, avec respect, mais avec clarté et fermeté (du moins, avec la clarté et la fermeté que les choses de la foi nous permettent). Parce que ce qui est en jeu dans ces situations est — ni plus ni moins — que notre image de Dieu : qui est le dieu sur lequel ma foi est basée et comment se rapporte-t-elle à nos histoires ?

Humainement, il est compréhensible que, dans des situations de grandes calamités, l'homme — d'hier et d'aujourd'hui — aille à Dieu ou aux divinités — quel que soit leur nom — pour résoudre ce que nous et les sciences ne pouvons pas résoudre... surtout quand le plus beau cadeau que nous ayons est menacé : la vie.

Que Dieu intervienne !

Plus précisément, en ces jours où nous sommes sérieusement en proie à une pandémie, on voit, dans différents secteurs de l'Église — et je me réfère spécifiquement à l'Église catholique, à laquelle j'appartiens — des recours aux chaînes de prière, demandes d'intercession aux saints, prières devant des images (supposées) miraculeuses, etc. De sorte que, par sa médiation, Dieu intervienne et arrête le fléau, ou du moins reconforte le cœur brisé. Cette attitude suppose, à un niveau préconscient, que Dieu peut le faire et qu'il le fera peut-être, si nous insistons « avec beaucoup de foi ».

Inévitablement, si nous réfléchissons un instant à cette position, nous nous retrouvons avec des invraisemblances qui ne font qu'infantiliser ou affaiblir la foi : si Dieu peut éviter ce malheur, pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant ? (Nous supposons que nous avons déjà surmonté l'image d'un dieu qui a envoyé des malheurs comme punition ou comme défi).

Dieu a-t-il besoin de nous pour le convaincre d'intervenir ?

On donne à croire que nous sommes beaucoup plus miséricordieux et attentifs aux souffrances du monde que Dieu lui-même (voir sur ces sujets, le théologien espagnol A. Torres Queiruga, qui « définit » Dieu précisément comme « Anti-mal »). Cela implique que Dieu soit un Grand Magicien qui, du « ciel » et de temps en temps — très peu souvent, soit dit en passant — intervient à coups de baguette magique pour interrompre le cours des lois et des libertés et ainsi éviter la souffrance des hommes.

C'est la responsabilité des hommes et pas de Dieu

Le COVID 19 existe parce que les virus font également partie d'un monde fini et toujours en évolution. Celle-ci est bien le seul moyen de création pour un créateur. Le frein à ce fléau dépend de la découverte du vaccin nécessaire, et c'est le travail et la responsabilité de l'homme, pas de Dieu.

L'histoire est entre nos mains... et nos mains, soutenues par Dieu (si je peux me permettre une telle métaphore anthropomorphique ; c'est Dieu qui « fait » les hommes). Au motif que nous ne pouvons pas enlever au croyant son dernier espoir que « Dieu peut faire quelque chose » — si nous sommes nombreux à insister — nous offrons à l'homme un antidote que nous savons fausse, car cela ne le guérira pas. Cela ne me semble pas honnête. Une autre position — très différente — est celle du croyant qui sait qu'il est habité, soutenu et accompagné par l'Esprit et l'exprime dans sa prière ; ce croyant sait que sa vie est plongée dans une autre vie dont il est né et dans laquelle il reviendra. Il ne croit pas que la mort ait le dernier mot... Même si, l'avant-dernier... est très douloureux !

Ces brèves lignes auraient besoin de plus d'explications (par exemple, pour surmonter le fondamentalisme biblique), car il y a beaucoup d'enjeux. Nous traînons des années de catéchisme qui a condamné de nombreux croyants à l'infantilisme ou conduit beaucoup d'autres à s'éloigner de Dieu. Nous devons marcher vers une foi adulte qui nous permette de dire un mot de la foi à la hauteur des circonstances actuelles. « Soyez toujours prêts à donner raison de votre espérance à tous ceux qui vous le demandent, mais faites-le avec humilité et respect » (1 P 3.15).

Amour ou toute-puissance ?

Il est nécessaire d'arrêter de faire peser sur Dieu la responsabilité de freiner ce mal qui sévit aujourd'hui chez de nombreux hommes et femmes. Dieu n'envoie pas de souffrances au monde ni, à proprement parler, ne les « autorise » pas, puisque cela supposerait de croire que, pouvant les éviter, Il ne le fait pas. « Quel père, quelle mère ne feraient pas tout ce qui est leur en pouvoir pour minimiser la douleur de leurs enfants ? » (A. Torres Queiruga). Si, comme nous les chrétiens l'affirmons, Dieu est amour, il serait contradictoire à son essence de penser qu'étant en mesure d'éviter la souffrance il ne le fait pas pour une raison « mystérieuse ». Par conséquent, clairement, nous devons repenser également le thème de la soi-disant « toute-puissance divine ». Mais je préfère dans cet espace répondre non pas à la discussion hypothétique et théorique, mais à un fait concret. J'ai donc intitulé ces lignes de l'idée d'un « Dieu post-pandémique ». Je m'explique.

Face à la croix de Jésus

Nous, chrétiens, croyons que Dieu s'est révélé d'une manière complète — mais pas unique — dans l'histoire de Jésus de Nazareth dont la vie se termine par l'échec de la croix (J. I. González Faus) — nous omettons souvent la résurrection —. Au milieu de ce scénario de douleur, les évangélistes mettent dans la bouche de ceux qui contemplent le crucifié, une sorte de supplication, comme un défi : « Si c'est le Fils de Dieu qu'il descende de la croix et ainsi nous croirons en lui... » (Mt 27, 40 ; Mc 15,31 ; Lc 23,35). Cette attitude est extrêmement compréhensible, j'ose dire « très humaine ». Je pense que c'est celle de chaque croyant — de n'importe quelle croyance — face au mystère de la douleur : demander à être descendu de la croix. C'est ici, me semble-t-il, qu'est née une grande partie de la nouveauté paradoxale du christianisme : parce que le Père ne descend pas son Fils bien-aimé de la croix, il meurt. Et il

meurt souffrant, sans succès, seul, oscillant entre le désespoir (Mc 15, 34) et la remise confiante (Lc 23, 46).

Alors, les chrétiens, c'est-à-dire nous qui mettons le centre de notre foi dans l'histoire de Jésus, devons faire de la théologie après ce fait concret : Dieu ne l'a pas dé-cloué « miraculeusement » de la croix. Faire de la théologie, penser la foi à l'âge adulte signifie assumer ce fait dur de la réalité et se demander : s'il n'est pas intervenu dans le destin de son Fils — parce que cela aurait impliqué de violer la liberté des hommes qui avaient décidé que sa proposition était inutile — avons-nous le droit d'exiger qu'il le fasse dans nos histoires ?

Il ne « saute » pas la mort

Sur la croix il y a aussi une révélation : il nous est dit quelque chose d'important sur Dieu et sur la vie, sur les victimes et les bourreaux. La première évidence : notre Dieu respecte l'autonomie de ses créatures et de sa création ; et, deuxième évidence : le pouvoir scandaleux de l'injustice sur le bien, des bourreaux sur les victimes. Cependant cette violence n'a que l'avant-dernier mot. Chrétiens, nous croyons à la résurrection, comprise non pas comme la renaissance d'un cadavre, mais comme le triomphe de la vie sur la mort : Dieu a le dernier mot et relativise ainsi la puissance de la mort. Mais, n'oublions pas qu'il ne la « saute » pas, mais il la traverse : Jésus se lève après sa mort.

Le Père ne le descend pas de la croix et le sauve de la tombe. J'insiste sur ce point pour ne rien retirer de « l'obscurité » dense de la mort qui est la plus haute expression de notre fragilité. D'une certaine manière, Dieu nous « comprend » parce qu'il souffre la mort de son premier-né — et continue de souffrir chaque mort de chaque fils — ; mais, même souffrant, il ne fait pas le « miracle ». Et notez que les Juifs pieux ont dit que si ce présage s'était produit (qu'il soit descendu de la croix), ils croiraient en lui... D'autant plus que l'on peut se demander : Jésus n'est-il pas venu pour que nous croyions en lui, son message, et dans le Père. Alors qu'est-ce que cette « abstention » nous montre ? Pourquoi n'a-t-il pas fait ce « petit effort » et tout le monde aurait cru — hier et aujourd'hui — en lui ?

Théologie en période de pandémie

Dieu ne négocie pas sa manière d'être et de travailler selon nos conditions. Notre foi ne peut pas dépendre de ces interventions pseudo-miraculeuses. Au moment où j'écris ces lignes, aujourd'hui et seulement en Italie (mi-mars 2020), plus de 600 personnes sont mortes, plus de 600 enfants de Dieu. Ce ne sont pas des chiffres ; ce sont des vies et ce sont des histoires. Et ce sont des familles qui sont détruites. Personnellement, je fais de la théologie après la croix, après la pandémie. Et je me demande — encore une fois — qui est et comment est mon Dieu. Et tout comme je n'ai pas demandé pour ma mère qu'Il la délivre de souffrir en mourant, je ne le ferai pas non plus aujourd'hui. Je découvre le Dieu en qui je crois, soutenant tant d'hommes et de femmes qui, dans ces moments risquent leur vie pour que d'autres vivent. Et je renouvelle — dans le clair-obscur de l'histoire, ma profession de foi pleine d'espoir qui me murmure : la mort n'a pas le dernier mot. Mais oui la mort a les avant-derniers mots qui sont un scandale et une souffrance extrême.

J'essaie de réfléchir et d'inviter à une lecture de la foi sur cet événement douloureux dont souffre une grande partie de l'humanité. Pour les croyants et pour les chercheurs de sens, en ces moments de douleur, le regard du cœur se tourne vers le ciel en demandant pourquoi Dieu

ne fait pas quelque chose. Où est-il alors que tant de ses enfants se détruisent dans la douleur et glissent lentement vers la mort ? Y va-t-il vraiment un Dieu... et s'il existe, à quoi ressemble-t-il ? Ce sont des questions auxquelles je n'ai pas l'intention de répondre de manière exhaustive ; mais en tant que croyant — et en tant que théologien — la vie et, en ce moment, son côté obscur, me mettent au défi de dire quelque chose qui me console, qui me soutienne, qui continue de m'encourager et qui ne se résout pas dans la position, à mon avis un peu fidéiste, qui répète : face au mal, vous devez fermer les yeux et l'intelligence parce que c'est un mystère... comme Dieu l'est.

Dieu souffre avec...

Sans aucun doute, Dieu est essentiellement un mystère qui, même après s'être révélé, reste tel ; et cela est exacerbé lorsque nous mettons en dialogue le couple Dieu-mal. Mais cela ne nous inhibe pas. Bien au contraire, je pense que cela nous pousse à essayer de dire quelque chose. Avec peur et tremblement. Mais quelque chose. Nous regardons dans le mystère, nous osons balbutier quelques mots, même s'ils sont provisoires. Si j'ai ainsi parlé d'un « Dieu anti-pandémique » et d'un « Dieu post-pandémique », j'aimerais maintenant essayer de découvrir quelque chose de Dieu au milieu de cette réalité : un « Dieu dans la pandémie ». La thèse est que d'une manière ou d'une autre — et j'insiste sur cette qualification — Dieu souffre dans et avec ceux qui souffrent de ce fléau, et Il sauve aussi avec et par tant de personnes qui risquent leur vie pour que d'autres vivent.

Je suis conscient du risque d'anthropomorphisation que cela implique ; mais je préfère prendre ce risque plutôt que de postuler un Dieu indifférent et oisif, ou un Dieu miraculeux qui n'a pas encore décidé d'arrêter cette pandémie — parce que peut-être nous ne l'aurions pas encore convaincu sur la base des supplications et des offrandes —. Au moment où j'écris ceci, les victimes officiellement reconnues dépassent déjà de loin les 13 000. Parmi les nombreux textes bibliques que j'ai pu choisir comme déclencheur de cette réflexion, je veux m'arrêter à un seul, car je pense que c'est le plus explicite. Je fais référence au passage de Matthieu dit « du jugement dernier » (Mt 25,31-46). Enveloppée dans le langage apocalyptique de l'époque, l'une des vérités les plus importantes du christianisme est contenue dans l'impossibilité de séparer l'amour de Dieu de l'amour de l'homme, et la nécessité de trouver Dieu en l'homme et l'homme en Dieu. Plus concrètement, le texte parle de l'homme qui souffre de maux différents : faim, pauvreté, exclusion, prison, maladie... et il est urgent d'étendre la liste à tant d'autres « nouvelles » souffrances que souffrent nos contemporains. Mais, pour le moment, il est significatif que Jésus parle spécifiquement du mal de la maladie. Et qu'il se déclare identifié à celui qui en souffre : « chaque fois qu'ils l'ont fait... ils me l'ont fait ». La clé est dans ce verset 40 : « pour moi » ; en effet, « le verre d'eau donné aux pauvres ne pourrait pas atteindre le Christ si la soif de ces pauvres ne l'avait pas atteint au préalable » (J. I. González Faus).

Il y a une identification en vérité — si je peux être si audacieux — et non d'abord comme un signe (sacramental). Jésus ne dit pas « c'est comme s'ils me l'avaient fait », mais « ils me l'ont fait ». De là découle une première révélation : d'une manière ou d'une autre, Dieu souffre par son Fils dans la souffrance de chaque homme avec lequel il continue de s'identifier. Il y a une sorte de « prolongation » du Crucifié dans la chair blessée des hommes et des femmes encore crucifiés, aujourd'hui, dans cette pandémie. C'est pourquoi nous intitule ces lignes « Dieu dans la pandémie », comme une invitation à essayer de découvrir où se trouve notre Dieu au milieu de cette nuit noire. Et la réponse qui découle du texte évangélique est : Dieu souffre avec celui qui souffre. Comme le prophète Isaïe proclame

aussi : « dans toutes leurs afflictions, il a été affligé » (Is 63,9). Bien sûr, pour beaucoup, cela ne suffit pas. Parce qu'ils préféreraient non pas un Dieu qui souffre avec eux, mais un Dieu qui évite la souffrance, qui ne souffre pas ou ne permet pas la souffrance. C'est humainement compréhensible. Mais est-ce cela qui est révélé dans le Crucifié ? Pour cette raison, comme nous l'avons suggéré, le thème de ce mal concret nous invite à repenser qui est le Dieu auquel nous croyons.

Éviter la souffrance de Dieu dans l'histoire

Dans le texte que nous commentons, une autre révélation scandaleuse est proposée comme réponse : Dieu est présent non pas comme celui qui évite la douleur du monde, mais comme celui qui la souffre et la supporte et, par conséquent, c'est l'homme qui est appelé à éviter la souffrance de Dieu dans l'histoire. La question que l'homme adresse au ciel au milieu de sa douleur, « pourquoi ne faites-vous pas quelque chose ? », Dieu la renvoie à l'homme par son identification avec la victime. Et de là, il nous demande de soulager sa douleur, qui est la même que celle de sa créature. Dieu est celui qui souffre et c'est l'homme qui est appelé à donner le verre d'eau pour éteindre sa soif, qui est la même que celle des assoiffés. Aujourd'hui, c'est l'homme qui est appelé d'urgence à aider — par tous les moyens possibles — dans cette pandémie. Ainsi, encore une fois, la discrétion « insupportable » de Dieu se révèle à nous (Ch. Duquoc). Dieu qui affirme l'autonomie totale de l'histoire et qui n'intervient qu'avec l'appel silencieux de son amour. Dieu comme solidarité qui accompagne, et non pas comme puissance qui intervient et revendique (J. I. González Faus). Ou qui ne le fait qu'à travers tant et tant de gens qui, dans ces moments précis, risquent leur vie au profit d'un autre... généralement inconnu. Une gratuité totale. Et peu importe au nom de qui ils font ce qu'ils font : cela est clair dans le passage de Matthieu. Tous déclarent qu'ils n'ont pas rencontré Dieu, c'est-à-dire qu'ils n'aident pas « au nom de Dieu ». Cependant, le salut y est en jeu. Et je veux étendre le sens de ce mot si ambigu dans le langage de la foi, vers l'au-delà : vivre sauvé, ici et maintenant, signifie avoir trouvé un sens complet à la vie. Au risque de perdre la sienne.

La réalité insolente du mal et de la douleur dans le monde — qui provient aujourd'hui du virus COVID 19 — pousse le scandale et la protestation de la foi, à douter plutôt qu'à consentir. Mais cela peut aussi être l'occasion de purifier cette même foi et de découvrir ce qui est essentiel en elle. Pour ma part, je voudrais conclure, avec l'exhortation que Jésus lui-même nous fait : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (Mt 9,13 ; 12,7). Tant que Dieu ne deviendra pas « tout en tous » (1 Co 15, 28), la souffrance continuera dans le monde. En attendant, il s'agit de découvrir un « Dieu en pandémie » et de pratiquer la miséricorde, pour soulager notre douleur, qui est la sienne.

Michael P. Moore, ofm ⁽¹⁾ Frère de la Province argentine San Francisco Solano, depuis 1986. Docteur en Théologie fondamentale à l'Université Grégorienne de Rome, il réside actuellement à Salta, dans le nord de l'Argentine

Publié dans Digital Religion le 27 mars. Traduit de l'espagnol par Jean Claude Sauzet. Adaptation libre et sous-titres par Guy Aurenche